Journal littéraire et Internet

C'est un grand écart que nous opérons dans ce chapitre et qui se veut comme une hypothèse ouvrant sur de futures études. La virtualisation opérée dans le journal littéraire entraîne l'élaboration d'une conscience autonome et la formation d'un espace public inédit. Selon Pierre Lévy, chaque nouvelle étape de virtualisation témoigne de l'entrée dans une ère nouvelle pour la société humaine, caractérisée par de profonds changements, tant sociaux que politiques. Or, il se trouve que le développement d'Internet révèle de profondes mutations dans l'histoire des relations humaines.

Comme le souligne Yves Jeanneret, dans son ouvrage passionnant, *Y'a-t-il (vraiment) des technologies de l'information ?* la recherche actuelle sur les médias et les moyens de communication est en plein essor. Se pose ainsi la question du lien « qui peut s'établir entre la création d'objets techniques, matériels, *supports* de message et d'échanges, d'une part, et d'autre part les pratiques de la culture, individuelles et collectives, savantes et ordinaires. »⁸³⁶. L'intérêt porté à ce que Jeanneret appelle la « logistique des savoirs » témoigne de la difficulté rencontrée pour comprendre une époque, qu'elle soit ancienne ou contemporaine. L'examen d'une partie de cette « logistique » au XVIII^e siècle, les journaux littéraires, est ainsi l'occasion de mieux saisir les particularités de cette culture, ses moyens de diffusion, le public qu'elle concerne, les usages qu'elle fait naître, ce que nous nous sommes efforcée de faire tout au long de cette étude.

Yves Jeanneret regrette l'absence d'ouvrage abordant de façon problématique la question « des rapports qui peuvent s'établir entre les dispositifs techniques et les pratiques

⁸³⁶ Yves Jeanneret, *Y'a-t-il (vraiment) des technologies de l'information ?*, p. 14.

sociales d'information ou, plus largement d'ailleurs, de partage des savoirs (car c'est bien au sein de la question plus large des savoirs que le statut de l'information, au sens culturel et social du terme, pourra se définir) »⁸³⁷. La question est d'importance et souligne la nécessité de tenir compte des outils techniques à disposition d'un public pour développer des pratiques de partage de l'information et du savoir. L'analyse de ces outils en dit plus, selon Jeanneret, et nous partageons ce point de vue, sur une culture que l'étude de son contenu. C'est pour cette raison que nous avons souhaité interroger le rôle de ces périodiques dans la société lectrice du XVIII^e siècle afin d'établir les conditions de ce partage des savoirs. Les dispositifs techniques mis en jeu influent naturellement sur la socialisation des savoirs, ce qui a permis d'envisager ces dispositifs d'un point de vue culturel, favorisant la compréhension d'une société à partir des moyens de communication qu'elle développe.

Le développement de nouveaux supports du savoir implique une nouvelle façon de produire du texte, d'évaluer et de commenter les idées qui s'y rattachent, ce qu'Yves Jeanneret a appelé dans son ouvrage, « les conséquences épistémologiques et cognitives d'un changement de système de mémoire »⁸³⁸. À cela s'ajoute la dimension pratique des échanges intellectuels, puisque l'espace physique, le rythme temporel ou encore le cadre social de la communication se modifient. De fait, les objets culturels eux-mêmes sont affectés par ces nouvelles techniques. Ils ne sont pas discutés ni diffusés de la même façon et, dans le cas qui nous préoccupe ici, ils modifient les relations entre auteur et lecteur.

Il importe de rappeler que la dimension culturelle et cognitive de ces dispositifs techniques n'est pas réservée aux médias contemporains. Simplement, la compréhension de ces jeux d'influence est plus souvent passée par l'analyse de ces nouveaux médias. Ces objets techniques que sont les périodiques, ou Internet, se constituent en espace de diffusion des messages dont la forme impose l'invention d'un langage qui leur est propre. De fait, l'analyse de ces objets techniques ne peut se concevoir sans une étude de la transformation des messages opérée par le processus de virtualisation.

La logique de diffusion des objets ne suffit pas à expliquer la circulation des savoirs, qui repose sur une activité incessante de réécriture et de transformation. Yves Jeanneret suggère « que la technique est devenue une technique des langages »⁸³⁹. L'invention

⁸³⁷ *Ibid.*, p. 16.

⁸³⁸ *Ibid.*, p. 32.

⁸³⁹ *Ibid.*, p. 120.

technique est certes décisive dans l'évolution des cultures, mais pas seulement pour elle-même, plutôt pour ce qu'elle implique en termes de formes nouvelles d'écriture, de communication, de relations renouvelées entre l'émetteur et le diffuseur, d'une conception différente de la transmission, et donc de l'enseignement, voire, en termes économiques, de développement de nouveaux marchés. Car l'analyse des techniques se réalise sous trois modes, celui des formes de journaux, celui des relations entre les personnes, et celui de l'imaginaire, qui implique une représentation mouvante et évolutive de l'objet technique. Ces trois modes produisent des effets certains sur les pratiques culturelles.

Pour Yves Jeanneret, tout l'enjeu des « nouvelles écritures », issues de ces dispositifs techniques, réside dans l'invention d'une « poétique »⁸⁴⁰ : l'objet technique, pour promouvoir un savoir, une information, une culture, développe un certain nombre de règles concernant la composition et la structure du texte de communication. Ces principes témoignent des codes partagés par les usagers de cet objet. Yves Jeanneret pose ce précepte de « poétique de la communication » comme préalable à toute compréhension et toute analyse des médias. Cette association qui peut sembler surprenante, entre la poétique et la communication signale que le média comme objet de recherche soulève des questions littéraires, sociologiques, historiques et techniques. Le discours d'Y. Jeanneret sur les technologies de l'information correspond, à plus d'un endroit, à ce que nous avons été en mesure d'identifier dans notre recherche. Ce constat nous a conduit à prolonger l'analyse par une comparaison trans-historique entre les journaux littéraires et Internet. Le rapport a de quoi surprendre, mais il serait trop aisé, et trop peu scientifique justement, de chercher à éviter la question alors même qu'elle n'a cessé de s'imposer à nous, tout au long de notre travail.

À ce titre, la notion de virtuel a permis de considérer sérieusement le paradoxe de ces produits culturels, caractérisés par leur immatérialité, et qui, pourtant, ont besoin pour exister de passer par un outil matériel, créé pour eux : le journal, la clé usb, l'écran d'ordinateur, etc. Il n'y a pas, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, de dématérialisation des échanges culturels, puisqu'un nouveau dispositif technique a été créé en réponse à un besoin immatériel. La virtualisation est créatrice de nouveaux supports

⁸⁴⁰ *Ibid.*, p. 155.

matériels : « Le pouvoir de l'écrit est essentiellement lié à la matérialité de ses supports », comme le dit Yves Jeanneret⁸⁴¹.

Cette longue introduction a permis d'expliquer le parti-pris de ce dernier chapitre et souligne le sérieux de notre hypothèse. Il convient à présent d'entrer véritablement dans le développement de celle-ci d'abord en justifiant le rapprochement, audacieux, entre le journal littéraire du XVIII^e siècle et Internet, puis, dans une seconde partie, en rendant compte de leur rôle politique, notamment concernant la formation de l'individu en citoyen.

10.1 Internet : un retour aux pratiques culturelles du journal littéraire du XVIII^e siècle ?

Partons, pour commencer, d'un extrait de l'ouvrage *Une presse sans Gutenberg* de Fogel et Patino :

Lors de la création des premiers journaux modernes, la presse rapportait l'activité des élites politiques, financières, universitaires, culturelles, etc. Les progrès de la démocratie, la montée des niveaux de vie et la diffusion d'une culture de masse ont poussé à ajouter à ce premier travail un suivi de la vie des sociétés, de l'évolution des savoirs et de la chronique des faits les plus divers. La création d'Internet n'invalide pas ces approches, mais oblige à les compléter d'une troisième démarche : rendre compte d'une société de l'information qui explose sur le réseau mondial et ne se confond pas avec les élites ou avec la société tout court⁸⁴².

Si le propos de Fogel et Patino est discutable concernant le fait qu'Internet ne se confonde pas avec les élites, il établit néanmoins un lien manifeste entre les premiers périodiques et ce nouveau média qu'est Internet. Néanmoins, comme la plupart des théoriciens sur les médias, ils partent des journaux post-révolutionnaires pour construire leur analyse, considérés comme les premiers journaux modernes. Les périodiques du siècle précédent sont, selon l'habitude, totalement négligés. On leur refuse tant le statut d'œuvre littéraire que celui de média. La modernité du journalisme réside dans le fait « d'informer sur l'information », rendu possible par le développement d'une « société de l'information ». Mais l'activité critique du périodique littéraire participe aussi de cette entreprise d'informer sur l'information, comme lorsqu'elle contribue à rendre compte de l'activité des élites, philosophes, hommes de lettres, nobles, etc. Dans leur ignorance de la presse du XVIII^e

⁸⁴¹ *Ibid.*, p. 167.

⁸⁴² Fogel, Patino, *Une presse sans Gutenberg*, p. 22.

siècle, Fogel et Patino établissent une comparaison entre Internet et les premiers journaux modernes, qui s'applique également à nos journaux littéraires.

Le rapport entre les deux médias est invalide s'il s'agit seulement de comparer le type d'information, la rapidité de diffusion des nouvelles, leur impact sur le monde, ou encore leur rôle dans l'accès au savoir. Il est évident, bien sûr, que les progrès techniques ont permis une diffusion sans précédent des informations, une instantanéité de celle-ci, et une relation au savoir de plus en plus individualisée. Internet, en cela, n'évoque pas les journaux littéraires. Pourtant, ce qui importe ici, c'est le résultat, l'impact du développement de ces journaux sur la société de lecteurs. Or, ces trois effets, la diffusion large, son caractère quasi instantané ou encore l'individualisation du rapport au savoir (rendu possible avec les articles de critique et la mise en débat), font partie intégrante de ce développement, comme nous avons pu le constater. Les journaux littéraires ont trouvé le succès en partie grâce aux opportunités d'échange et de partage des idées offertes aux lecteurs. Il est certes délicat, voire anachronique, de parler de démocratisation du savoir dans ces journaux puisque la majeure partie de la population n'y avait pas accès. Mais ils ont tout de même touché une frange plus large qu'auparavant, notamment avec le développement des lieux de lecture. Les arguments qui pourraient invalider l'hypothèse d'une similitude entre les journaux littéraires et Internet ne signalent qu'une seule chose : l'évolution des techniques qui permet d'augmenter encore, voire de réaliser pleinement, les effets ressentis par les lecteurs à la fréquentation de ces périodiques.

Aujourd'hui, le cliché le plus répandu consiste à assimiler l'apparition du réseau à l'imprimerie, parce qu'il développe une nouvelle écriture, un nouveau langage et donc un rapport au monde innovant. À ce constat, loin d'être inexact, peut cependant s'ajouter l'idée d'un réseau de plus grande ampleur qui se serait mis en place avec les journaux littéraires, et qui touche l'Europe entière. Permettons-nous ici de reprendre à notre compte le propos d'Yves Jeanneret sur Internet, et de considérer ici les journaux littéraires comme un fait « civilisationnel »⁸⁴³.

Chaque nouvelle étape de l'écriture, considérée comme un premier médium, amplifie les capacités culturelles des hommes. Elle se fait mémoire et offre un support à l'activité intellectuelle. Elle permet l'appropriation des savoirs comme activité intersubjective, c'est-à-

⁸⁴³ Yves Jeanneret, *op. cit.*, p. 75.

dire en favorisant l'échange et la discussion autour de ces savoirs. Elle oblige une attitude distanciée sur l'information, ou l'idée, puisqu'elle se fait intermédiaire, ce qui pousse le lecteur à opérer un travail sur lui-même, un travail sur son savoir, en s'interrogeant notamment sur le rapport qu'il entretient à l'objet écrit. L'écriture participe de l'intersubjectivité parce qu'il y a un lecteur, parce que celui-ci pose son regard sur le texte et lui donne forme, lui donne sens. Dès lors, le support utilisé peut être considéré comme un espace signifiant potentiel. La diffusion des objets culturels ne peut donc faire abstraction du support, qui implique des effets autres que purement techniques.

Or, le journal littéraire et Internet jouent un rôle essentiel dans la diffusion de ces objets culturels, ils se présentent comme des espaces signifiants aussi bien concernant les objets culturels que les acteurs qu'ils mettent en scène : rédacteurs ou lecteurs. Ils participent donc de cette « socialisation de la culture » définie comme suit par Yves Jeanneret :

ce qui constitue l'information, c'est l'interprétation d'un document, en fonction de sa forme matérielle, par un sujet qui le perçoit et en comprend le sens, en vertu de la culture des formes sur laquelle reposent toute légitimation et toute transmission culturelles. Et c'est la manière dont les dispositifs médiatiques modifient la matérialité des textes qui peut contribuer, le cas échéant, à produire des effets sur la façon dont nous produisons et échangeons nos informations. Mais à condition également que s'exercent les activités intellectuelles et sociales de production de cette information, dans un contexte où les documents prennent un sens : choses que le dispositif médiatique en lui-même est incapable de garantir⁸⁴⁴.

Cette définition de la socialisation de la culture s'applique autant aux journaux littéraires qu'à Internet. Elle rend compte de la nécessité d'allier un support technique à un objet culturel, tous deux mis en présence d'individus pour créer cet espace de sociabilité, favorable à l'échange et au partage des idées. La difficulté réside en fait dans la compréhension des rapports d'influence entre les médias et les objets culturels. Les premiers visent à encadrer les conditions de diffusion de la culture sans chercher à la définir. La question n'a d'ailleurs cessé de diviser les historiens du livre qui développent deux conceptions de celui-ci (document ou pratique sociale), en même temps qu'elle continue d'être au cœur des études sur les médias, comme en témoigne Jeanneret :

Avec les médias informatisés, les formes de cette question sont nouvelles, mais pas la question elle-même. C'est évident pour qui prend la peine de dépasser les mythologies de

⁸⁴⁴ Yves Jeanneret, *Y'a-t-il (vraiment) des technologies de l'information ?*, p. 112.

l'imprimé et de lire les historiens du livre. Si les pouvoirs d'imposition matérielle d'un média informatisé sont à certains égards plus forts que ceux de l'imprimé et à coup sûr très différents, la nature des questions débattues, à propos des médias contemporains est la même que celle qui a suscité la controverse au sein de la communauté des historiens du livre (comme objet documentaire) et de la lecture (comme pratique culturelle et sociale)⁸⁴⁵.

Internet et le journal littéraire, en tant que formes nouvelles d'écriture et que médias inédits, sont donc soumis à ces mêmes problématiques, à cette dichotomie entre un contenu et une pratique culturelle. Cette distinction, finalement peu pertinente, témoigne de la difficulté des théoriciens à mettre en relation « le fond et la forme », l'objet, son contenu et son usage. La relation triangulaire mise en place par le média est en effet négligée au profit d'une analyse entre deux termes : l'objet et son contenu ou l'objet et son usage ou encore le contenu de celui-ci et son usage.

Selon nous, cet axe d'étude, qui néglige l'une des trois branches du problème, s'explique par le peu d'intérêt pour la notion de virtualisation. En effet, c'est par elle que l'objet, le contenu et l'usage trouvent une relation, tels les trois constituants d'une molécule. La virtualisation permet une représentation en trois dimensions du média et incite à l'envisager comme un lieu de création, un espace presque physique borné par ces trois éléments.

Ces remarques préliminaires inaugurent des comparaisons plus approfondies entre les deux médias. Tous deux sont des indices révélateurs de la création et de la redéfinition du journalisme. Ils interviennent à des étapes clés de celui-ci, l'un à son origine, le second lors de son renouvellement. Ils permettent de faire l'expérience d'une information choisie et sélectionnée, et se présentent comme des espaces favorisant une expression libre et libérée.

Naissance du journalisme et renouveau du journalisme

Les journaux littéraires lancent véritablement le développement de la presse en France. Leur nombre ainsi que les succès contribuent à installer le journal dans le paysage français. Ils inaugurent une pratique nouvelle qui s'est maintenue jusqu'à aujourd'hui et qui répond au besoin d'information et à la curiosité caractéristiques des sociétés humaines. Quant à Internet, il fait l'effet d'une révolution au milieu des différents médias du XX^e siècle : la presse papier, la radiophonie et la télévision. Il bouleverse les conceptions du journalisme

⁸⁴⁵ *Ibid.*, p. 120.

établies depuis le XIX^e siècle, et renouvelle la pratique de la profession, dans un retour aux fondamentaux des périodiques littéraires.

Tous deux ont été définis par l'expression « laboratoire du journalisme ». Ils se présentent comme des lieux expérimentaux, qui non seulement diffusent le savoir, mais qui s'efforcent également de proposer une réflexion sur leur pratique. Ils questionnent les notions d'auteur, de rédacteur, de journaliste, voire de texte ou de lecteur. La profession n'est pas encore définie au siècle des Lumières tandis qu'elle pose de nouvelles questions avec Internet. Ce sont donc deux époques charnières dans l'histoire du journalisme, et donc, plus largement, dans l'histoire des médias.

Internet, considéré comme un cybermédia, est devenu le symbole de l'appropriation de l'information, et des possibilités de sa compréhension par l'individu. Il signale l'autonomie de celui-ci et sa participation à la construction de l'information. L'internaute est un acteur du web, comme le lecteur l'est du journal littéraire. Pierre Polomé, dans son ouvrage *Les médias sur Internet*, complète la phrase du philosophe Mc Luhan, « le média, c'est le message », en considérant que le média, « c'est aussi l'utilisateur »⁸⁴⁶. Or cette conception était déjà en place au XVIII^e siècle. Au cœur du journal littéraire se trouve non pas l'information, ou l'article de critique, mais le lecteur, contrairement aux périodiques des deux siècles à venir, fondés le plus souvent sur un contenu. En outre, de nombreux sites, et Rue89 en est la meilleure illustration, se structurent autour d'un triangle d'acteurs : les internautes, la rédaction professionnelle et les experts. Ce même triangle est visible dans nos périodiques, dans lesquels les experts renvoient cette fois à ces figures d'autorité maintes fois évoquées⁸⁴⁷. Internet permet donc un retour à des pratiques similaires. Il situe à nouveau la personne, l'individu, au cœur de son système, au détriment parfois d'une information de qualité. Cependant, les rédacteurs des journaux littéraires, s'ils laissent la parole aux lecteurs, agissent comme des filtres à cette parole. Ils sont libres de publier ou non les lettres et articles qu'ils reçoivent. *A contrario*, les discours des internautes ne subissent pas cette forme de censure. Chacun prend la décision, pour lui-même, de mettre en ligne le texte qu'il a écrit mais sa visibilité dépend de la qualité et de l'intérêt des propos exprimés. Sur Internet, il convient donc de distinguer la publication, qui résulte de la volonté individuelle, de la visibilité de celle-ci, rendue possible par l'appréciation des autres

⁸⁴⁶ Pierre Polomé, *Les médias sur Internet*, p. 3.

⁸⁴⁷ Voir le chapitre 3 de la première partie.

internautes. Il y a donc bien un filtre qui se met en place, mais un filtre collectif comme l'identifie Dominique Cardon dans sa conférence sur *Les sociabilités numériques* : « Ce qui a été filtré par l'intelligence collective des internautes [...] ne fait jamais que reproduire des formes de hiérarchisation sociale et culturelle qui sont très proches de l'espace public traditionnel »⁸⁴⁸. Les internautes censurent finalement de la même façon que les rédacteurs les discours publiés sur Internet. Ils s'inspirent des codes sociaux et culturels en usage dans leur société pour juger de la qualité des textes qu'ils lisent, bien que leur connaissance de ces codes ne soit pas toujours aussi fiable que lorsque ceux-ci sont maniés par les rédacteurs et les journalistes.

Le média Internet n'a cessé d'évoluer depuis sa création il y a maintenant un peu plus de vingt ans. D'un simple espace de consultation, il est devenu un réseau des réseaux où dominant l'interactivité et la participation. Comme les journaux littéraires, il virtualise l'information et annonce un désir puissant de partage de celle-ci. Contrairement aux médias de masse tels que la presse écrite, la radio ou la télévision, Internet est un « self média, un média individualisé » dans la mesure où il est approprié personnellement par chaque utilisateur, comme les journaux littéraires⁸⁴⁹. En effet, utiliser Internet demande une implication réelle de la part de l'internaute. Comme le lecteur de presse littéraire, au XVIII^e siècle, il s'agit d'interroger l'information et de lui appliquer ses propres ressources critiques.

Ces deux médias se caractérisent par leur difficulté à choisir entre l'opinion et l'information. Le journalisme doit-il rendre compte des événements en privilégiant les faits ou en favorisant l'expression d'un point de vue ? La question de l'objectivité du journaliste est ici posée de façon sous-jacente. Le journaliste doit-il rester neutre dans sa présentation des informations ou s'appliquer à développer une réflexion personnelle et argumentée sur l'événement ? Les rédacteurs des journaux littéraires sont soumis à cette même question. Ils choisissent d'ailleurs de mettre en exergue leur idéal d'objectivité dans leurs préfaces, tout en appliquant plutôt le principe du point de vue dans leurs volumes. Mais déjà, l'objectivité du journaliste apparaît comme un critère fondamental constitutif de la profession.

À partir de la Révolution, la presse se tourne résolument vers la presse d'information, comme dans les pays anglo-saxons d'ailleurs, ce qui explique la rupture avec les périodiques littéraires. Or, sur Internet, les frontières entre presse d'information et presse d'opinion sont

⁸⁴⁸ Dominique Cardon, *Les sociabilités numériques*, conférence du 29 mars 2012.

⁸⁴⁹ Pierre Polomé, *op. cit.*, p. 6.

à nouveau brouillées, d'autant plus que « l'explosion de la communication » favorise l'expression personnelle, dans un retour aux pratiques des journaux littéraires, dont nous avons vu qu'elles s'appuient sur les traditions des fictions littéraires⁸⁵⁰.

La pratique journalistique sur Internet n'implique pas d'avoir bénéficié d'une formation de journaliste. Comme au XVIII^e siècle, ces nouveaux journalistes peinent à trouver une légitimité et sont encore mal considérés par leurs confrères de la presse écrite. À ce sujet, rappelons qu'il existe des antagonismes profonds entre des journalistes qui travaillent pour un même média, *Le Monde*, *Le Point*, etc., mais sur des supports différents, la version papier ou la version numérisée. Au sein d'une même salle de rédaction, le journaliste qui travaille sur Internet ne suscite pas la même considération que ses confrères de la presse papier. Il est parfois simplement assimilé à un internaute expert, plus qu'à un journaliste. Parce que chacun est susceptible d'y publier une information, le professionnalisme de ces journalistes est peu mis en avant, dans des arguments similaires à ceux qui touchaient les rédacteurs de journaux littéraires. La diversité des noms attribués aux journalistes en ligne témoigne de cette remise en question de la pratique (webmaster, rédacteur web, responsable de projet, développeur, intégrateur, concepteur, etc.⁸⁵¹) et signale la nécessité de redéfinir la profession à l'aune de ce nouveau support. Cette diversité de termes n'est pas sans rappeler celle des journaux littéraires dans lesquels le journaliste est tour à tour rédacteur, auteur, éditeur, censeur, etc. La même indétermination nominale caractérise ces pratiques journalistiques. Ni les rédacteurs des journaux littéraires, ni la plupart de ces journalistes en ligne ne sont des journalistes, au sens défini par la profession. De fait, si le journal littéraire a initié la future déontologie des journalistes (objectivité, sincérité, etc.), il n'a pas réellement mis en pratique ces idées. Les personnalités qui ont contribué et pris en charge ces médias rappellent plus les professionnels de la communication que ceux du journalisme.

Alors que l'internaute améliore son usage d'Internet et tend parfois vers une quasi-professionnalisation de sa pratique (comme dans certains blogs), le journaliste sur Internet doit établir, à l'inverse, un rapport de proximité avec ses lecteurs, renouer avec les pratiques anciennes du dialogue entre l'émetteur et le récepteur. Dominique Cardon, dans une

⁸⁵⁰ L'expression est empruntée à Thomas Ferenczi dans la conclusion de son ouvrage *Le journalisme*.

⁸⁵¹ Malgré des compétences différentes, tous sont susceptibles d'intervenir dans la rédaction ou la composition des pages web, au même titre que les journalistes, éditeurs ou libraires au XVIII^e siècle.

conférence sur *Les sociabilités numériques*, affirme que « pour bien étudier Facebook, il faut être spécialiste du courrier et du bavardage, et non pas de la presse ou de la télévision »⁸⁵². Le réseau Internet favorise une communication fondée sur la conversation. D. Cardon reprend les mêmes termes pour caractériser le réseau Facebook que ceux utilisés dans l'analyse des journaux littéraires : courrier, ou épistolaire, et bavardage. La conversation et les médias d'information sont à nouveau associés dans les réseaux sociaux, alors qu'ils sont habituellement distingués dans les médias classiques.

En autorisant et en encourageant la prise de parole, les acteurs de ces médias contribuent à « démocratiser » l'accès à l'information, et donc la pratique du journalisme elle-même, ce qui peut constituer un problème, notamment dans le cas d'Internet. Les frontières entre journalistes, amateurs et publics sont brouillées. La pratique s'inscrit dans l'idée d'un public journaliste étudié dans le huitième chapitre de ce travail. En cela, elle est à distinguer nettement des pratiques de la presse écrite des XIX^e et XX^e siècles. Avec Internet et les journaux littéraires, se développe le journalisme participatif, marqueur des mutations idéologiques de l'époque. Le lecteur-internaute n'est pas un être passif, il produit un contenu informatif personnel. Le lecteur du XVIII^e siècle acquiert l'esprit critique par les journaux littéraires, l'internaute du XXI^e siècle acquiert, lui, une connaissance critique des médias. Le lecteur et l'internaute sont parties prenantes de la création du contenu médiatique. Cette activité de l'internaute est le plus souvent réservée à une certaine catégorie de la société : Pierre Polomé montre que les principaux acteurs appartiennent aux milieux des cadres, des intellectuels, ou des littéraires, au sens large c'est-à-dire issus des métiers de l'écriture⁸⁵³. Internet devient un nouveau lieu d'expression pour les « écrivillons », tels qu'étaient considérés au XVIII^e siècle, les lecteurs qui souhaitaient participer aux périodiques en proposant leurs contributions. Cette renommée fugace rendue possible dans les journaux littéraires se retrouve avec Internet. On note d'ailleurs la similitude intéressante, et non sans signification, entre le public, essentiellement littéraire du XVIII^e siècle, et celui d'Internet étudié par P. Polomé, qui exerce le plus souvent une activité liée à l'écriture. Ce sont plus les amateurs de pratiques scripturaires qui se

⁸⁵² Dominique Cardon, *Les sociabilités numériques*, conférence prononcée le 29 mars 2012 à la médiathèque de Miramas.

⁸⁵³ *Ibid.*, p. 36.

rapprochent de ces médias que les amateurs du savoir. La diffusion prime, en quelque sorte, sur le contenu.

Le journal littéraire et Internet interviennent à des carrefours significatifs dans l'histoire de la communication et des médias. Tous deux favorisent la démocratisation du savoir, participent au développement de l'esprit critique et développent une réflexion sur le journalisme. Dans un étonnant retour, on s'aperçoit que les problématiques générées par Internet, notamment concernant la professionnalisation du journaliste ou le rôle joué par l'internaute, rappellent étrangement, quand elles ne sont pas identiques, les problématiques des périodiques littéraires. D'ailleurs, l'opposition non tranchée explicitement, mais effectuée dans la pratique, entre la presse d'information et la presse d'opinion est caractéristique de ces deux médias. En effet, la presse écrite qui se développe entre ces deux extrêmes s'oriente résolument vers la presse d'information (même s'il y aura toujours des résistances en faveur de la presse d'opinion).

Faire l'expérience d'une information choisie et sélectionnée

La presse en ligne autorise la sélection de l'information. L'internaute ne peut pas lire l'ensemble des articles, mais il peut choisir très rapidement les sujets qui l'intéressent. Cette pratique consommatrice de l'information fait ses débuts justement avec le journal littéraire. Parce qu'ils sont les premiers périodiques à se répandre et à être diffusés en aussi grand nombre, ils participent de la découverte pour le lecteur d'une information choisie et possiblement sélective. Auparavant, celui-ci ne pouvait retrouver cette diversité que dans la conversation ou éventuellement dans les correspondances. Mais avec le développement des journaux littéraires, libre à lui de ne privilégier qu'une partie des articles de chaque volume, en fonction de leur genre ou de leur sujet par exemple.

Les médias professionnels sur Internet conservent d'ailleurs la structure des catégories et des rubriques. Les articles sont toujours dotés d'un titre, pratique qui se développe mais qui n'est pas encore instituée au XVIII^e siècle. Toutefois, l'internaute peut accéder à l'information dès qu'il le souhaite. Il est entré dans un monde de l'instantané qu'il ne soupçonnait pas auparavant. Cette mutation, due au progrès technique, favorise l'interactivité entre les internautes. La publication hebdomadaire ou mensuelle des périodiques littéraires ne semble pas correspondre à ce sentiment d'instantanéité, pourtant,

pour les lecteurs de l'époque, le progrès est visible en ce qu'ils ont enfin accès, de façon régulière, à une information très récente. Les lecteurs prennent conscience de la logique de l'événement en partie grâce aux journaux qui mettent l'accent sur l'actualité des nouvelles. Cette similitude montre que c'est la perception du temps qui a évolué, dans sa relation à l'actualité, à l'hyper-présent, et ce, justement grâce aux progrès techniques.

La consommation de l'information favorise sa segmentation et sa fragmentation. Cela permet de redéfinir l'information en l'associant avec d'autres articles sur le même sujet mais issus d'un média différent, ou bien en sélectionnant d'une certaine façon les meilleurs textes, et de fait, en recomposant un nouveau média à l'aide de ces informations choisies et collectées. Ces pratiques courantes, qui signalent la dynamique transversale des sites Internet avec les autres sites, évoquent les collections de journaux, tels les *Esprits*, publiés régulièrement tout au long du siècle. Structurés comme une compilation d'un ou de plusieurs périodiques, ils mettent l'accent sur certaines informations en fonction de critères spécifiques, comme aujourd'hui avec la multiplication des médias en ligne.

Cependant, ces points communs entre les deux médias ne doivent pas minimiser la différence réelle qui les distingue : celle de la place réservée au texte. Le journal littéraire est fort restreint dans sa composition et chaque article doit être limité dans un espace souvent exigü. *A contrario*, Internet autorise une grande liberté puisqu'il n'y a plus de limites de signes, de textes, il n'existe plus de bord de page, etc. L'article n'est pas borné dans l'espace et s'affranchit des limites du temps puisqu'il peut faire l'objet de différentes réactualisations. L'article n'est plus un produit fini mais peut évoluer sans cesse. Les internautes peuvent réagir immédiatement sur le sujet et le compléter par des commentaires, ou proposer des corrections et apporter des précisions. L'interactivité rend l'article perfectible. À ce titre, les articles des journaux littéraires sont également susceptibles d'être nuancés par les lecteurs. Simplement, la réactivité est beaucoup plus longue et, - cela a de l'importance -, elle dépend du bon vouloir du rédacteur. Les acteurs du journal littéraire sont fortement contraints par l'espace, contrairement aux internautes du web. Cette caractéristique des périodiques littéraires a provoqué de vives critiques sur la superficialité supposée des articles. A l'inverse, l'espace Internet ne devrait donc pas avoir à essuyer ce type de remarques. Il n'en est rien. Les journalistes sur Internet subissent également les foudres de ces professionnels qui déplorent la qualité de contenu de ce

média. La différence dans le rapport au texte conduit malgré tout à des critiques semblables, qui attestent de la conception similaire de ces médias par les contemporains lettrés.

La caractéristique commune à ces médias, qui justifie, si l'on peut dire, ces critiques, réside dans leur offre d'une information accessible à un plus grand nombre, et discutable par chacun. L'information divulguée peut être prolongée par l'expression d'une opinion, ce que Pierre Polomé appelle une « infopinion », expression qui conçoit l'opinion comme ce qui fait partie de l'information, sans chercher à déterminer si l'une a plus de valeur que l'autre, ce qui explique finalement le jugement peu amène des contemporains cultivés sur les journaux littéraires et Internet.

Bien plus que l'information en elle-même, ce qui se transmet dans ces médias, ce sont bien des pratiques de sélection de l'information ainsi que des pratiques critiques. Le traitement de l'information d'une part, mais surtout les conditions de productions de celle-ci, modifient la perception que nous avons du monde et favorisent notre mise en relation de nous même avec le monde, avec le réel.

Expression libre et libérée

Internet se présente comme le nouvel espace de liberté aujourd'hui et dans le monde. Il laisse l'opportunité à chacun de s'exprimer relativement librement et subit une censure somme toute très discrète. Au XVIII^e siècle, les journaux littéraires participent également d'un sentiment de libération dans l'expression des lecteurs. La censure est plus forte mais elle s'offusque assez peu du contenu des journaux littéraires et n'intervient que sur plainte d'un des membres. Tous deux apparaissent donc comme un espace d'expression et potentiellement de création en ce qu'ils autorisent lecteurs et internautes à prendre la parole, et à venir s'opposer à d'autres. Le journaliste n'est plus l'intermédiaire entre les faits et les lecteurs, en tout cas pas seulement ; il est aussi l'intermédiaire entre les lecteurs, et arbitre la circulation des messages de tous à tous, et non plus de l'un à tous.

Cette liberté d'expression encourage l'esprit créatif et renouvelle l'imaginaire autour de la presse. Les périodiques littéraires sont considérés comme des compilations de l'histoire contemporaine, des traces d'une mémoire du présent, censée réunir l'ensemble des informations en très peu de place. Mercier, dans son ouvrage *L'an 2440*, imagine d'ailleurs une bibliothèque contenant l'ensemble des ouvrages du monde qui ne remplirait

qu'un petit espace, un cube noir pas plus gros qu'un petit mobilier, et qui n'est pas sans évoquer la clé usb ou le disque dur des ordinateurs. Or, les journaux littéraires ont cet objectif de réunir l'ensemble de l'information, de devenir ce cube noir qui sait tout et qui contient la mémoire du monde. Avec le développement des périodiques, on se plaît à imaginer un monde où tout le savoir serait accessible, où il n'y aurait pas besoin de lire tous les livres pour tout connaître, c'est d'ailleurs ce qui explique l'ambition totalisante de la presse littéraire.

Les rédacteurs eux-mêmes prolongent cet imaginaire en ayant recours à la confusion entre les genres, entre le réel et la fiction, entre le vrai et le faux. De nombreux articles, déjà évoqués, expliquent l'origine de l'information par des raisons tout à fait fallacieuses, proches du manuscrit trouvé dans les romans de l'époque. Or, il est assez amusant de constater qu'Internet se construit également autour d'un imaginaire fictionnel. La métaphore de la toile d'araignée qui vient recouvrir le monde en est un exemple mais on peut encore citer le film d'animation paru en 2004, *Epic 2014, le musée de l'histoire des médias*, réalisé par Matt Thomson et Robin Sloan. Dans ce film, le pouvoir échappe aux médias traditionnels pour tomber entre les mains de ceux qui contrôlent la navigation et ses paramètres sur Internet. Le court-métrage se met en scène en se présentant comme un document égaré dans un musée et retrouvé au milieu du XXI^e siècle. Il renoue avec les principes fictionnels des romans du siècle des Lumières et le topos du manuscrit trouvé.

Ainsi, ces médias participent du développement d'un imaginaire propre à l'écrit et empruntant ses ressorts à la fiction. Comme Internet, l'essentiel des ressources du journal littéraire tient à la dissémination de ce que produisent d'autres textes, voire d'autres médias, comme s'il ne possédait rien en propre. C'est notamment le cas pour les articles de critique ou encore, et c'est le cas le plus flagrant, pour les nouvelles politiques, directement puisées dans la *Gazette*. Le travail des rédacteurs de ces journaux et des journalistes en ligne suppose une autre approche de l'information que celle de la presse écrite traditionnelle. En effet, il n'y a plus de nette séparation entre le public et les volumes, entre l'auteur et ses lecteurs, et entre la fiction et le monde réel. En fait, cette pratique relève en grande partie de la métafiction, longuement détaillée dans un ouvrage de Jean-Paul Sermain, et qui renvoie autant à la pratique romanesque de Laurence Sterne qu'à celle d'Italo Calvino⁸⁵⁴.

⁸⁵⁴ Jean-Paul Sermain, *Métafictions (1670-1730). La réflexivité dans la littérature d'imagination*.

L'information est publiée avec la nécessaire conscience de son statut, dans une pratique auto-réflexive, caractéristique de la métafiction. Les faits et l'information ne sont pas distingués et peuvent donner lieu à une lecture romanesque de l'événement⁸⁵⁵. Internaute et lecteurs impriment leur trace, au même titre que le journaliste. Les adresses au lecteur sont constantes et offrent la possibilité d'une reconstruction de l'information, ce que Fogel et Patino, dans leur ouvrage déjà cité, ont appelé une *métaversion*⁸⁵⁶. En informant sur le monde réel, les rédacteurs de journaux littéraires et les journalistes en ligne puisent dans les stéréotypes et les références propres au monde virtuel, si ce n'est fictionnel.

Outre le rapport à l'imaginaire, ces médias jouent un rôle dans la reconceptualisation de l'auteur et du sujet. La liberté avec laquelle ils passent d'un sujet à l'autre, sans distinction d'importance, place sur un même niveau des articles plus ou moins sérieux, des contenus plus ou moins réfléchis et documentés. Les journaux littéraires n'utilisent pas la technique des gros titres, telle qu'elle sera développée au siècle suivant. Ils juxtaposent les informations et les textes, de façon structurée certes, mais non hiérarchisée. Internet, aujourd'hui, procède de la même façon et en renouvelle la pratique. Il n'y a plus de « Une » sur Internet, comme il n'y en avait pas dans les journaux littéraires, alors même que cette caractéristique est fondatrice du journalisme, de sa vocation d'information, et de sa professionnalisation⁸⁵⁷. Sur ce point, l'exemple de Wikipédia est révélateur. Cette pseudo-encyclopédie participative en ligne s'est construite selon les mêmes objectifs que celle de Diderot et d'Alembert, quoique le nombre d'auteurs ait été naturellement multiplié et que l'accès en soit facilité. Mais ici cela importe peu. On retrouve la volonté totalisante associée à une liberté plus ou moins contrôlée de prise de parole. Tous les savoirs, tous les sujets peuvent faire l'objet d'un article, sans hiérarchisation, mais dans l'objectif de réunir les connaissances, comme au XVIII^e siècle. Internet a permis Wikipédia comme le journal littéraire a probablement joué un rôle dans la création de l'*Encyclopédie*. Le périodique a lancé le concept de la production participative et il s'est ouvert à l'ensemble des sujets. Les deux encyclopédies ne visent pas seulement à créer le savoir, surtout Wikipédia, mais à chercher à le transmettre.

⁸⁵⁵ Voir le chapitre 6 *Histoire et histoires* de cette étude.

⁸⁵⁶ Fogel, Patino, *Une presse sans Gutenberg*, p. 107.

⁸⁵⁷ L'ensemble des médias modernes se construit sur le principe de la Une, puisque même la radio et la télévision y ont recours, contrairement à Internet.

C'est en cela que l'on assiste à un renouvellement du concept d'auteur. Celui-ci se fait « compilateur » pour reprendre l'expression des détracteurs des journaux littéraires. Chacun de ses textes est susceptible d'être modifié ou nuancé par la réaction d'un lecteur ou d'un internaute. Cela est bien sûr d'autant plus visible avec Internet et la fameuse fonction « copier-coller » (dont l'usage est si problématique pour les enseignants aujourd'hui), qui encourage à « oublier » l'auteur premier du texte. Fogel et Patino rappellent que le concept d'auteur s'est essentiellement forgé à partir du développement de l'imprimerie. Il perd ses attributs avec Internet puisque l'auteur se fait tour à tour collecteur, auteur, ou encore lecteur. Le journal littéraire joue de ces mêmes indéterminations. Tous deux renvoient le texte dans une ère d'oralité, manifeste avec la place réservée au dialogue et à l'échange dans ces médias, comme le disent Fogel et Patino :

Le texte redevient ce qu'il était à l'époque des scribes, avant que la découverte de l'imprimerie n'impose le premier média de masse. Voilà la situation paradoxale où se trouve la presse en ligne : elle dispose de ce village global qui lui donne pour audience la terre entière, mais dans ce village on se connecte comme si Gutenberg n'avait jamais existé⁸⁵⁸.

L'information est transmise par « l'immersion » des uns avec les autres comme s'il n'existait pas d'autre intermédiaire que l'autre lui-même, le public, et non plus le texte⁸⁵⁹. Le modèle qui préside est en effet celui de la conversation, comme nous avons pu le montrer dans les chapitres qui précèdent. Internet procède, pour une grande part (réseaux sociaux, blogs, forums, etc.), de la même façon. La conversation est virtualisée à travers les textes, elle reprend les principes de la civilité et fonde le *sensus communis*. Elle accroît l'harmonie sociale puisque, au XVIII^e siècle, elle est identifiée à un art d'agrément⁸⁶⁰. La virtualisation de la conversation dans l'espace du périodique littéraire joue ainsi un rôle sans précédent d'une part dans la diffusion des idées et d'autre part dans l'émergence de la subjectivité. Jean-Paul Sermain, dans son article « Le code du bon goût (1725-1750) » insiste sur la relation de dépendance entre la conversation et la transmission et l'élaboration du savoir :

Les conditions concrètes de l'échange conversationnel déterminent l'émergence ou la conception des idées, qui se trouvent à leur tour modifiées et façonnées par les développements ou les objectifs qu'elles suscitent. La pensée n'appartient à personne mais se constitue d'un intervenant à l'autre, et associe ainsi progressivement les membres du groupe autour d'une vérité qui a été conçue collectivement [...]. La conversation est le

⁸⁵⁸ Jean-François Fogel, Bruno Patino, *Une presse sans Gutenberg*, p. 147.

⁸⁵⁹ *Ibid.*, p. 154.

⁸⁶⁰ Voir l'introduction à cette étude.

creuset du savoir et de sa transmission, ou, plus exactement, du savoir en tant qu'il s'élabore dans le mouvement de sa transmission. Ainsi se réalise ce que d'Alembert fixe comme idéal aux Lumières, une « science de la communication » : toute pensée y est soumise à la compréhension des autres, mais elle est aussi stimulée par leur présence, et réglée par leur attention⁸⁶¹.

L'analyse de Jean-Paul Sermain s'appuie sur les essais, dialogues, et lettres qui fleurissent au XVIII^e siècle. Le modèle conversationnel est largement privilégié comme en témoignent les choix éditoriaux des périodiques littéraires. L'exemple de Wikipédia est à ce titre révélateur. Cette encyclopédie en ligne s'inspire également de cette pratique de la conversation puisque chaque contributeur peut modifier, nuancer ou compléter un article en apportant son savoir. De la même façon, les billets et les blogs participent de la virtualisation de la conversation. Il s'agit de mettre en scène une forme d'échange vivant dans lequel la pensée naît de la rencontre avec l'autre. La libération de l'expression dans le journal littéraire et Internet se réalise par l'intermédiaire de la conversation, pratique qui encourage à son tour la confrontation des idées.

À l'instar du journal littéraire, Internet a renouvelé en profondeur les possibilités d'échanges et d'information. Il ne s'agit pas de parler d'influence du premier sur le second, mais plutôt de constater que des effets similaires se sont développés grâce à ces médias, créés à des étapes importantes de la société humaine. Ils témoignent d'une croyance dans le progrès et sont accompagnés, à leur développement, par une vague publique d'enthousiasme. Les journaux littéraires et Internet ont tous deux cherché à augmenter l'activité du lecteur, qui n'est plus seulement récepteur de l'information, en entraînant le public dans une sphère de la communication. Cela a permis la libération de l'expression d'une part et la recherche d'un pouvoir différent, dans les espaces des périodiques littéraires et d'Internet. Ce pouvoir s'est formé, entre autres, par le brouillage entre les fonctions d'auteur et de lecteur.

10.2 Un rôle politique : la formation du citoyen

Comme le souligne Yves Jeanneret, « si le livre propose, le lecteur dispose : la lecture n'est que bornée ou encouragée par l'objet, elle repose sur une culture sociale acquise et,

⁸⁶¹ Jean-Paul Sermain, « Le code du bon goût (1725-1750) », *op. cit.*, p.932.

loin d'être toujours la même, réinvente toujours le texte qui lui est offert »⁸⁶². En effet, le lecteur réagit au contenu de sa lecture en fonction de sa culture sociale. Or, celle-ci se forme, dans un effet de boucle, en partie grâce à la fréquentation des périodiques littéraires, qui accueillent différentes pratiques culturelles. Le lecteur de journaux et l'internaute sont donc amenés à donner un sens aux textes découverts en fonction de leur culture sociale, pendant que dans un même mouvement, ils continuent à se former à cette culture sociale. Cela est d'autant plus manifeste dans le cas d'une lecture des médias puisqu'elle concerne en premier lieu la société contemporaine du lecteur, et qu'elle vise à l'informer d'une actualité générale.

L'initiation à la culture sociale atteint son apogée avec les formes spécifiques que sont le périodique littéraire et Internet. En effet, la place accordée à l'échange et au dialogue contribue fortement à créer l'unité autour de la culture sociale. Fogel et Patino considèrent par exemple, le blog comme le « point où journalistes et audience se confondent dans l'absence de toute modalité d'expression journalistique »⁸⁶³. Ce sont des modes d'informations parallèles qui s'affranchissent de certaines conventions du journalisme, pour raconter le réel d'un point de vue spécifique et personnel. Ils évoquent en cela les publications, fictives ou non, de lettres intimes de lecteurs dans les journaux littéraires, notamment lorsqu'ils racontent un moment de leur vie ou qu'ils font part de leur désarroi sur une situation et en appellent au rédacteur et au public. Les blogs occupent une place à part sur le réseau Internet. Ils ont créé leur propre espace, la « blogosphère », et se font à la fois leader d'opinion, puisqu'ils diffusent une information, et médiateurs de la société, puisqu'ils la recueillent. Cette double fonction du blogueur était le fait des journalistes, à la fois guides et porte-parole du public comme l'expriment à maintes reprises les rédacteurs de nos périodiques.

L'expression personnelle des acteurs de ces médias favorise la formation de ceux-ci en citoyens, d'une part parce qu'ils sont conscients du monde et de la société qui les entourent, mais également parce qu'ils disposent de la liberté de diffuser leur opinion, et de la défendre. Le fait réel perd de sa consistance au profit d'une représentation médiatique, c'est le processus de virtualisation. Grâce à cela, le développement d'une pensée critique est facilité, ainsi que la formation d'un espace public inédit.

⁸⁶² Yves Jeanneret, *op. cit.*, p. 122.

⁸⁶³ Fogel, Patino, *op. cit.*, p. 111.

Une pensée critique

Nous avons déjà longuement évoqué la formation de l'esprit critique au cœur des périodiques littéraires, ici il s'agit d'aller plus loin et d'envisager le développement politique de cette pensée. Le lecteur devient acteur au sein du périodique et sujet de lui-même. Il s'élabore de façon autonome en réaction à ses lectures et aux propos des autres lecteurs. Cela induit une interrogation du lecteur sur sa propre activité, et sur le rôle qu'il est amené à jouer puisqu'il est en capacité d'utiliser de nouvelles formes matérielles de communication et d'information. La culture, à ce titre, devient un lieu de pouvoir du lecteur sur lui-même, mais aussi potentiellement sur l'Autre.

La notion d'interactivité ouvre sur la question de la circulation des savoirs. Pour juger de tel acte d'interprétation, le lecteur doit être en capacité de situer l'acte dans un contexte et d'évaluer la valeur de l'acte. Tout cela conditionne les interventions possibles du lecteur dans l'espace des périodiques littéraires. Finalement, c'est bien l'analyse des objets culturels concernés, de leur statut, des formes scripturaires utilisées et des enjeux cognitifs et politiques de leur contrôle, permettant leur appropriation publique, qui détermine l'activité culturelle des lecteurs en relation avec les médias. L'interactivité devient alors « le moteur imaginaire de la communication » et incite à s'interroger sur les conditions nécessaires à la circulation sociale des objets culturels⁸⁶⁴.

Dans son ouvrage *Le règne de la critique*, Reinhardt Koselleck rappelle que la distinction entre l'homme et le sujet date des théories de Hobbes et de Locke au XVII^e siècle. L'ouvrage de Locke, *Essai sur l'entendement humain*, publié en 1689, devient au siècle suivant, le livre de chevet de la bourgeoisie montante. Locke y dénombre trois lois, la loi divine, la loi civile composée de la loi naturelle et de la loi politique, et la loi « philosophique » ou loi d'opinion. Cette dernière est la plus importante puisqu'elle innove par rapport aux précédentes souvent énoncées dans les traités sur la société. La loi civile laisse déjà les citoyens établir d'eux-mêmes ce qu'est la vertu et le vice, ce qui signifie que le jugement moral prend l'aspect de loi. Mais la loi philosophique, selon Locke, implique que ce ne soit plus le souverain qui décide des lois morales, mais les citoyens, par leur jugement. Elle conduit au développement des pratiques sociales de civilité et de politesse et facilite les relations humaines.

⁸⁶⁴ Yves Jeanneret, *op. cit.*, p. 170.

La loi philosophique encourage l'opinion privée. Pour Locke, nous dit Koselleck, « les citoyens doivent proclamer les opinions privées comme loi universellement obligatoire, car c'est seulement dans le jugement autonome des citoyens que se constitue la force de la société, et c'est seulement dans l'exercice constant de la censure morale que la censure a force de loi. »⁸⁶⁵. De fait, l'exercice de la critique tel qu'il se pratique au XVIII^e siècle, et notamment dans les périodiques littéraires, encourage ces « opinions privées » en même temps qu'il instaure un regard moral sur les œuvres publiées. Morale et mode critique s'associent donc pour favoriser le développement d'un jugement autonome.

Alors que Bayle avait limité la critique au seul savoir, celle-ci s'émancipe pour s'intéresser à l'ensemble des domaines. Voltaire lui donne une dimension politique, aussi bien dans ses œuvres littéraires que dans ses pamphlets. La frontière entre la République des Lettres et l'État est franchie par la critique, dès lors que l'on juge de l'intérêt d'un sujet et de sa moralité. Le concept de critique prend alors au XVIII^e siècle une réelle dimension politique, comme l'explique Koselleck :

Le *politicum* de la critique ne résidait pas dans la signification verbale de ce qu'on comprenait par là, mais était dû au rapport qui résultait de la séparation du règne de la critique et de l'État entre ces deux domaines. Ce dualisme avait été à la base de la critique, lui permettant d'ouvrir son procès apolitique du pour et contre d'abord contre les religions. Elle devait ensuite de plus en plus impliquer l'État dans ce procès, mais en même temps elle accentuait le dualisme pour devenir, tout en restant en apparence apolitique, critique politique quand même. Finalement, elle allait étendre ouvertement sa compétence à l'État et nier toute différence juridique entre une instance juridique propre à elle-même et une instance juridique de l'État⁸⁶⁶.

Inéluctablement, la critique littéraire s'élargit de plus en plus à des domaines politiques. Il semble que la métaphore de la République des Lettres n'ait pas été innocente dans cette évolution. En effet, il a suffi de passer de la critique d'un État virtuel à celle d'un État réel. En outre, la pseudo-égalité entre les membres du premier a forcément ouvert une réflexion sur la société de classes qui caractérise le second.

Martha Nussbaum, dans son ouvrage, *Les émotions démocratiques. Comment former le citoyen du XXI^{ème} siècle ?*, défend l'idée selon laquelle les humanités et les arts seraient les seuls à même de développer la pensée critique notamment parce qu'ils forment

⁸⁶⁵ Reinhardt Koselleck, *Règne de la critique*, p. 46.

⁸⁶⁶ *Ibid.*, p. 104.

l'individu en citoyen⁸⁶⁷. Dans son livre, présenté tel un manifeste, elle s'attache à remettre l'enseignement des humanités et des arts au cœur des préoccupations actuelles.

Elle souligne par exemple l'importance du jeu dans les sociétés. Celui-ci est une condition préalable *sine qua none* pour porter son attention sur l'Autre et être en capacité d'imaginer l'expérience d'autrui. La relation d'égalité induite dans le jeu contribue à former la citoyenneté démocratique. Les périodiques littéraires ne sont pas exempts de cette dimension soit par les énigmes et logogryphes qu'ils sont amenés à publier, soit lorsqu'ils interrogent les lecteurs sur des sujets divers, comme lorsqu'ils publient les questions des académies, soit enfin par la présence de récits qui brouillent les frontières du réel et de la fiction. La dimension ludique du journal littéraire ne doit pas être négligée en ce qu'elle révèle le plaisir de la relation à l'Autre.

La place occupée par le divertissement dans ces périodiques les distingue fondamentalement des autres. La diffusion de l'art et des spectacles participe aussi au développement d'un « espace de jeu », d'une mise en scène de soi qui permet une autre prise de parole, susceptible de se faire plus polémique ou politique. En cela, l'augmentation du potentiel d'imagination est une composante essentielle de la prise de parole critique, ce que souligne M. Nussbaum. Il s'agit de forger aux lecteurs un espace différent, qui leur permette d'oser s'exprimer.

La lecture du journal littéraire peut se voir comme une pratique de jeu de rôle. Chaque lecteur, dissimulé derrière l'anonymat, un pseudonyme, ou simplement les pages du journal, endosse un masque qui le rassure et l'autorise à se mettre en scène pour jouer sa propre histoire. Ce mode d'action est inédit dans la mesure où il permet à un grand nombre de personnes de créer un contact avec un public qu'ils ignorent. La pratique du masque est très en vogue chez les mondains depuis le siècle précédent mais c'est le journal littéraire qui favorise son développement et son renouvellement. L'écran d'ordinateur autorise la même liberté. Là encore, il touche beaucoup plus de personnes et multiplie les rencontres. Il permet de prendre une nouvelle identité, de se construire une nouvelle vie en sélectionnant soigneusement les informations. Cet anonymat généralisé favorise la prise de parole citoyenne, ce qui explique le développement sans précédent des blogs et la mise en place

⁸⁶⁷ Martha Nussbaum, *Les émotions démocratiques. Comment former le citoyen du XXIème siècle ?*, p. 15.

systematique d'espaces dédiés à la réaction des internautes une fois qu'ils ont lu un article : les forums.

Les lecteurs et internautes sont conscients de ces nouvelles libertés. Ils peuvent imaginer être dans une phase de progrès social, notamment parce qu'ils se sentent si ce n'est entendus, du moins écoutés. L'espace virtuel est forgé sur le potentiel imaginatif de chacun et lié à la capacité de critiquer des traditions mortes ou inadéquates. La prise de parole sert à justifier un comportement, à l'expliquer ou le dénoncer. L'expression personnelle n'est rendue possible que si elle s'est essayée à comprendre le point de vue de l'Autre, dans un mouvement critique qui n'est pas sans rappeler la pratique socratique. C'est notamment le cas lorsque Fréron rapporte l'anecdote sur Boileau qui se serait fait battre par un dindon⁸⁶⁸. Grâce à ce récit, il justifie les prises de position du poète et le style avec lequel il s'est exprimé dans toutes ses œuvres. Cette forme d'analyse peut d'ailleurs être détournée à des fins ironiques, comme ce fut le cas, vraisemblablement, dans l'exemple précédent.

Les acteurs des périodiques littéraires sont supposés faire l'effort de comprendre l'Autre, ce qui peut s'expliquer par la caractéristique de cet espace de parole, premier à réunir une telle variété et un aussi grand nombre de personnes. Chacun doit donc faire l'effort de comprendre les principes éducatifs et sociaux dans lesquels l'autre s'est élevé, notamment en termes de classes, comme le souligne M. Nussbaum :

La pensée socratique est importante pour toute démocratie. Mais elle est particulièrement importante dans les sociétés qui doivent faire face à la présence d'individus qui diffèrent par leur ethnicité, leur caste et leur religion. L'idée qu'on assume la responsabilité de son propre raisonnement, et l'échange d'idées avec d'autres dans une atmosphère de respect mutuel pour la raison, sont des éléments essentiels pour la résolution paisible des différences, à la fois au sein d'un pays et dans un monde toujours plus polarisé par les conflits ethniques et religieux. La pensée socratique est une pratique sociale. Idéalement elle devrait influencer le fonctionnement d'un large ensemble d'institutions sociales et politiques⁸⁶⁹.

Le journal littéraire participe de cette constitution progressive d'une société démocratique. Il facilite les échanges entre les classes, mais également entre les genres puisque les femmes sont plus susceptibles de prendre la parole et qu'elles peuvent réagir à des propos masculins qui ne leur conviendraient pas. Le *Journal des Dames*, en cela, a joué un rôle déterminant pour la valorisation de la culture et de l'esprit des femmes. Ces valeurs socratiques sont

⁸⁶⁸ Voir le premier chapitre de la troisième partie, p. 344. Fréron, *Année littéraire*, 1756, t. 3, l. 6 du 25 mai, p. 140.

⁸⁶⁹ Martha Nussbaum, *Les émotions démocratiques. Comment former le citoyen du XXI^{ème} siècle ?*, p. 72.

censées produire un certain type de citoyen : le lecteur ou l'internaute, tels qu'ils sont pensés dans l'idéal ; c'est-à-dire un citoyen actif, critique et curieux, capable de développer une argumentation même contre ses pairs. Ce citoyen se façonne peu à peu grâce à ces nouveaux médias et à l'espace virtuel mis en place. L'anonymat et la pratique du jeu de rôle encouragent les lecteurs et internautes à prendre part à la vie publique, qui se sentent ainsi protégés.

Néanmoins, selon M. Nussbaum, le jeu et la pensée socratique ne suffiraient pas à former des citoyens. Ils autorisent la prise de parole mais il faut aussi que celle-ci soit construite et pertinente. La rencontre avec d'autres types d'opinions y contribue, ainsi que la variété des sujets. Dans la mesure où tous les savoirs sont représentés, avec parfois des regards historiques, mais le plus souvent à partir d'une contextualisation très contemporaine, la culture du citoyen est forgée en même temps que son esprit critique et que son aptitude au jeu. La volonté de rendre compte des cultures européennes⁸⁷⁰, mais également asiatiques et orientales dans les périodiques littéraires du XVIII^e siècle témoigne de cette ouverture à l'autre, comme la mondialisation avec Internet, ce qui n'empêche pas, il est vrai, la dimension impérialiste de cette curiosité pour les autres cultures. Le lecteur et l'internaute apprennent à comprendre la politique d'un pays, à travers sa littérature ou des analyses historiques ou culturelles.

La formation de l'individu en citoyen ne se réalise pleinement qu'avec l'association du jeu, de la critique socratique et de la culture. Ces trois éléments sont fondamentaux, d'après M. Nussbaum, dans l'élaboration d'une forme plus démocratique de citoyenneté. Si l'on en croît cette analyse, il faut alors envisager ces deux médias comme des manifestations de cette forme démocratique. Grâce à l'espace virtuel qu'ils mettent en place et qui favorise la constitution de ces citoyens en un ensemble.

Un média social ?

Internet apparaît comme un nouvel espace *potentiellement* délié de la culture de masse qui a envahi la presse de masse. S'il répond bien sûr à un principe de consommation et de distraction à grande échelle, il est toujours fidèle au principe de l'échange libre et

⁸⁷⁰ Les échanges, les reprises, les traductions des périodiques européens en sont un exemple, tel le *Spectator* ou *l'Esprit des Journaux*, périodique qui emprunte à des journaux allemands, anglais, espagnols, etc.

critique des idées et opinions, et en cela, se distingue de la « presse de masse ». Le public de cette dernière n'a plus rien en commun avec le public critique élaboré par Kant contrairement à l'espace Internet qui laisse encore la place à l'expression personnelle et à la confrontation des opinions. Géraldine Muhlmann, qui s'inspire des propos d'Habermas dans son *Espace public*, rend compte de cet éclatement du public sous l'influence de la presse de masse :

La surface de résonance que devait constituer cette couche sociale cultivée, et éduquée pour faire de sa raison un usage public, a volé en éclats ; le public s'est scindé d'une part en minorités de spécialistes dont l'usage qu'ils font de leur raison n'est pas public, et d'autre part en cette grande masse des consommateurs d'une culture qu'ils reçoivent par l'entremise de *média* publics. Mais par là même, le public a dû renoncer à la forme de communication qui lui était spécifique⁸⁷¹.

Les journaux littéraires, comme Internet, visent à réduire les écarts entre les spécialistes et le public. Ils simulent une égalité qui, quoique mise en scène, permet néanmoins de placer la prise de parole sur un même pied. *A contrario*, la presse de masse redevient l'affaire de spécialistes qui s'occupent de rendre compte de l'information et de la diffuser au plus grand nombre, sans que l'effet inverse ne soit ni développé, ni souhaité. Cette réorientation de la presse, qui facilite l'explosion du public, est tributaire de la professionnalisation du journalisme. C'est parce que celui-ci pose question, que sa pratique est interrogée ou renouvelée que le public peut prétendre à une certaine égalité avec les rédacteurs de journaux littéraires ou de sites internet.

Pour aller plus loin, il est évident que le questionnement autour de la pratique de journaliste, ainsi que le développement de médias inédits, favorise la curiosité et le jugement critique. On prend position face à la nouveauté et on l'examine avec intérêt. On retrouve les principes inhérents à la constitution d'un public, notamment dans l'importance du sensible et du spectacle. Il faut susciter la curiosité, renouveler des pratiques pour qu'un public puisse se former autour de ces médias. Le journal littéraire et Internet interviennent finalement dans l'esprit des individus comme de nouveaux spectacles, de nouveaux objets qui provoquent des réactions. En cela, ils façonnent l'ensemble de ces individus en un public critique, c'est-à-dire non pas caractérisé par ses opinions identiques (c'est dans ce cas un « public de masse ») mais plutôt par des opinions contradictoires, apte à s'exprimer, se

⁸⁷¹ Jürgen Habermas, *L'Espace public*, Paris, Payot, 1993, p. 183, cité par Géraldine Muhlmann, *op. cit.*, p. 99-100.

défendre et se faire entendre, ce qui n'empêche pas la présence d'un divertissement de masse bien sûr. La figure du flâneur combatif, élaborée par Géraldine Muhlmann à partir de sa lecture de Kant et de Baudelaire illustre tout particulièrement le type d'individus, de citoyens, qui compose ce public : la curiosité d'une part et l'esprit critique d'autre part sont les deux facettes d'un « lecteur-internaute » qui se ferait citoyen. Les deux médias développent l'image d'un public potentiellement conflictuel donc porteur d'un message démocratique. Cette conception s'inspire de la théorie du conflit élaborée par Georg Simmel⁸⁷². Le philosophe envisage le conflit comme une forme de socialisation. C'est la capacité au conflit qui constitue l'unité, et qui fait évoluer la société.

Le public s'unifie finalement autour des faits, ces « objets » communs sur lesquels chacun peut développer son opinion, ou ses valeurs. Il est pluriel dans l'expression des valeurs mais se constitue en un tout lorsqu'il s'intéresse aux événements. Il assure ainsi la pluralité la plus large possible en « objectivant » les faits, pour reprendre l'expression de Simmel, c'est-à-dire en distinguant les faits des valeurs qui peuvent leur être associés. Avec la consommation de masse, et la presse de masse, les valeurs elles-mêmes tendent à être unifiées, ce qui ruine la constitution d'un espace public et d'une opinion publique. Au contraire, le journal littéraire et Internet valorisent la diversité des valeurs et laissent libre cours à leur expression⁸⁷³.

Cette distinction entre faits et valeurs est essentielle et fondatrice de la notion de « communauté politique » : tandis que le premier terme pose l'exigence d'une intégration, le second terme suppose une diversité et une distance entre les individus. La communauté s'effectue par l'intermédiaire des faits, tandis que son caractère politique prend forme avec l'expression de valeurs. L'enjeu des périodiques littéraires, comme d'Internet, réside bien dans cette aptitude au conflit qui respecte la pluralité d'opinions sans briser les liens entre les lecteurs et entre les internautes, donc en renforçant les frontières virtuelles de l'espace ainsi constitué. Le « nous » des rédacteurs de périodiques littéraires a pour fonction de rassembler l'ensemble des lecteurs et non de trouver des consensus. En effet, chacun d'entre eux défend dans ses articles une conception de la littérature, de l'auteur, de la philosophie qui lui est propre, et qu'il construit en opposition à celle de ses confrères, ce qui

⁸⁷² Georg Simmel, « Der Streit », in *Soziologie. Untersuchungen über die Formen der Vergesellschaftung*. Berlin, Duncker & Humblot Verlag, 1908, p. 186-255, cite par Géraldine Mulhmann, *op. cit.*, p.102.

⁸⁷³ Cette expression est bien sûr restreinte dans des bornes convenables de bienséance, propres à chacune des époques.

vaut également pour la presse des siècles suivants. Le conflit est simulé sur la scène des représentations, dans l'espace virtuel du périodique, ou d'Internet, et non pas sur une scène des actions, tel que Kant l'exprime dans son concept de publicité.

Cette tension entre la communauté et la politique, les faits et les valeurs, forge la notion de démocratie. Celle-ci consiste en effet à laisser exprimer les opinions tout en garantissant l'unité du public. En cela, le journal littéraire peut jouer un rôle dans le progrès démocratique, au même titre qu'Internet aujourd'hui. Chacun doit pouvoir se faire acteur et spectateur, à tour de rôle, au sens kantien des termes. La période révolutionnaire, si elle a conservé le principe de réactivité des lecteurs, a toutefois contribué à distinguer ces rôles et à professionnaliser le journalisme. Le clivage entre État et société civile a rompu l'unité entre l'acteur et le spectateur, qui pourtant s'élabore discrètement mais durablement dans les périodiques littéraires du XVIII^e siècle, et ce, malgré l'autorité monarchique. Comme le souligne G. Mulhmann, le journalisme, une fois codifié, a pris en charge la fonction d'observateur de la société sans laisser à celle-ci la même possibilité d'apporter son éclairage. Le nouveau questionnement autour de la pratique journalistique, grâce à Internet, permet ce retour à une unité de l'acteur et du spectateur, dans le citoyen.

La Révolution Française a consacré le journalisme en instance-clef de la démocratie. Pour les défenseurs de la liberté de la presse, le journal créait une « communauté sans présence visible », selon les mots de Robert Darnton⁸⁷⁴. La représentation et la mise en scène effectuées par les périodiques contribuent à dessiner l'unité du public tout en la structurant autour du conflit. À ce titre, la Révolution a été l'événement transparent, offert au public pour qu'il en donne sa vérité. Elle a donné un rôle inédit au spectateur et fonde la notion moderne de démocratie. Toutefois, le journalisme qui suit cette période se construit autour de valeurs communes, développées à la Révolution, et non plus seulement autour des « faits communs ». Internet est venu à son tour faire vivre le conflit en redonnant la parole aux citoyens-internautes.

Muhlmann défend un idéal du journalisme, qui serait atteint dans ce qu'elle appelle le « rassemblement conflictuel de la communauté démocratique » qu'elle définit comme

une alliance de « commun » et de « conflit », *jouée* par le journalisme, dans cet espace de contemplation qu'il définit à côté de la scène des actions. Penser le journalisme à partir de

⁸⁷⁴ Robert Darnton, *Les origines culturelles de la Révolution française*, Paris, Seuil, 1990, p. 54, cité par Géraldine Muhlmann, *op. cit.*, p. 360.

cet idéal-critique, c'est lui donner le rôle même de réaliser l'énigme démocratique, dans les conditions qui sont celles de notre modernité politique⁸⁷⁵.

L'enquête de Muhlmann se concentre essentiellement sur la presse papier du XX^e siècle. Du coup, ce qu'elle envisage comme un idéal jamais atteint se constate en partie, selon nous, dans les périodiques littéraires du XVIII^e siècle et dans ce nouveau média qu'est Internet, sur lequel elle ne se concentre malheureusement pas. Néanmoins, elle constate aujourd'hui le désir d'une curiosité culturelle, qui se serait « journalisée », selon ses propres mots, pour des histoires vraies, des faits divers rassembleurs, prompts à former de nouvelles communautés politiques. Le domaine des informations se trouve contaminé par la logique des « human interest stories », ces histoires fictionnelles, qui contribuent à l'unification de la communauté politique que représente le public.

Comme le souligne Daniel Roche, la monarchie est en effet frappée par un désinvestissement symbolique, soumise à l'interrogation, ce qui laisse la place aux gens de lettres pour développer une « politique abstraite et littéraire »⁸⁷⁶ :

Les gens de Lettres, sans constituer une classe dirigeante, forment une aristocratie de gouvernement substituée, toute-puissante bien que sans pouvoir. Tel est le produit de la déréalisation du monde social, laquelle procède de l'inexistence dans la société française d'Ancien Régime d'institutions réellement représentatives et qui va rassembler tous ceux qui ont été dépossédés de toute participation aux affaires⁸⁷⁷.

La communauté politique se met en place par l'intermédiaire de l'élite française et notamment par la pratique du récit, qu'il soit théâtral ou romanesque. La discussion sur les œuvres favorise cette « politique abstraite et littéraire ». La déréalisation du pouvoir politique s'accompagne de la constitution progressive d'une communauté politique formée autour de la critique des textes. Peter Dahlgren, dans son article « L'espace public et l'Internet », émet d'ailleurs l'hypothèse qu'Internet élargit l'espace public de l'Union Européenne tout en restant confiné aux élites, comme c'est le cas dans les journaux littéraires⁸⁷⁸. La démocratisation du savoir par Internet doit donc être nuancée. Toutefois, il est aisé d'appliquer le propos de D. Roche, lorsqu'il signale le manque d'institutions représentatives de la société française au XVIII^e siècle, à l'Union Européenne, qui souffre du

⁸⁷⁵ *Ibid.*, p. 422.

⁸⁷⁶ Daniel Roche, *La France des Lumières*, p. 377.

⁸⁷⁷ *Ibid.*, p. 378.

⁸⁷⁸ Peter Dahlgren considère que seules les couches socialement aisées et cultivées de la population peuvent intervenir dans le débat public, d'une part parce qu'elles en maîtrisent les outils, notamment informatiques, mais également parce qu'elles en comprennent les codes.

même défaut. À ce titre, l'Europe est autant déréalisée, si ce n'est plus, que ne pouvait l'être le pouvoir royal en France au siècle des Lumières.

Ces médias ont la capacité d'élargir l'espace public sans chercher explicitement à transformer la vie politique. Ils ouvrent la voie à de nouveaux espaces communicatifs. Ainsi, dans la mesure où les journaux littéraires ont contribué à la vie citoyenne, il est légitime de s'interroger sur le rôle potentiel d'Internet pour les citoyens d'aujourd'hui.

Les journaux littéraires et Internet fonctionnent comme des témoins des pratiques sociales et culturelles de leur temps. Si ce constat ne peut guère être contredit par l'explosion Internet, comme il est coutume de l'appeler, il n'avait pas encore été appliqué au développement des journaux littéraires. Pourtant, l'espace de communication qu'ils mettent en place, la prise de parole qu'ils autorisent, ainsi que la pensée critique qu'ils expriment, tout cela témoigne d'une entrée dans la virtualisation.

Ces médias, comme les autres à ce titre, jouent un rôle fondamental dans la vie citoyenne. Ils accompagnent l'histoire et participent à sa mémoire. Comme le soulignent Fogel et Patino, dans leur ouvrage *Une presse sans Gutenberg*, chaque nouveau média est en étroite relation avec le corps social, il intervient dans la vie politique :

Les références rituelles enseignées dans tous les pays expliquent que l'Etat-Nation n'aurait pu s'installer sans le journal quotidien, pas plus qu'Hitler n'aurait pu asseoir sa domination sur le peuple allemand sans la radio et que le play-boy John Kennedy n'aurait pu vaincre le laid Richard Nixon lors de l'élection à la présidence des Etats-Unis sans disposer de la télévision⁸⁷⁹.

Ce constat invite à s'interroger sur les rôles politiques des périodiques littéraires, et éventuellement sur celui d'Internet. Peut-on envisager que cette communauté créée par le journal intermédiaire ait pu jouer un rôle dans la Révolution Française ? Certes, nous le rappelons, à aucun moment les rédacteurs ne se sont positionnés dans ce sens. Mais les usages ont créé cette possibilité. Dans le cas d'Internet, il peut être encore un peu tôt pour répondre à la question. Néanmoins, les révolutions arabes qui ont eu lieu en 2011, et dont le mouvement se poursuit encore aujourd'hui, ont été soutenues, les spécialistes s'accordent sur le sujet, grâce à Internet et aux nouveaux moyens de communication qui en

⁸⁷⁹ Fogel, Patino, *op. cit.*, p. 170.

découlent⁸⁸⁰. Internet a créé une communauté trans-nationale, qui a encouragé les peuples arabes en même temps qu'elle a fait appel à l'opinion publique pour asseoir son autorité. Même si l'hypothèse reste ouverte, il n'est pas anodin que ces deux révolutions aient eu lieu dans des contextes politiques aussi spécifiques : la monarchie absolue d'une part et la dictature d'autre part. Tous deux répriment la prise de parole libre et ensèrent la société dans des bornes très strictes.

⁸⁸⁰ Voir, entre autres, l'ouvrage collectif dirigé par Serge Proulx, Mélanie Millette et Lorna Heaton, *Médias sociaux. Enjeux pour la communication* qui consacre plusieurs articles au sujet des révolutions arabes et du web 2.0 et qui dresse un état complet de la question.

L'espace médiatique des journaux littéraires se constitue autour de deux principes fondateurs : des pratiques culturelles communes et des pratiques de civilité, l'ensemble formant la sociabilité. À partir des modèles de sociabilité existants, le journal littéraire ouvre un lieu inédit, inspiré du monde réel mais néanmoins porteur de potentialités inédites. Il offre une plus large place à la diversité des opinions et à l'expression personnelle, notamment en favorisant le développement de la subjectivité des lecteurs. Grâce à cela, c'est tout un processus de création textuelle qui est enclenché et qui renforce la structure de l'espace virtuel de communication. Comme le souligne Michel de Certeau, le périodique littéraire résulte d'une tension entre l'autorité des rédacteurs et la liberté des lecteurs, rendue possible par la virtualisation du savoir et de la communication :

D'un côté, le discours médiatique agit comme une activité prescriptive structurée par les institutions qui la contrôlent : il propose et fixe des agendas aux auditeurs, lecteurs, spectateurs (sphère des rapports sociaux et politiques) ; en même temps, il définit des catégories culturelles pour penser (sphère cognitive de la construction psychosociale de la réalité). [...] D'un autre côté toutefois, l'activité interprétative à la réception consiste à soumettre ce travail politique et cognitif d'imprégnation culturelle globale à des opérations particulières – individuelles et collectives – de recadrages multiples et simultanés. Les agents humains de réception ont recours, en effet, à plus d'une grille de décodage à la fois. Ils restent libres de résister, d'inventer et de créer de nouvelles significations plus ou moins prévisibles, parfois même inattendues⁸⁸¹.

L'espace virtuel de communication mis en place dans le périodique littéraire modifie imperceptiblement la relation du lecteur à la lecture et à l'information. La virtualisation entraîne, comme on vient de le voir, la création d'un nouvel objet matériel. De fait, la transmission virtuelle de l'information donne naissance au périodique littéraire. Les effets de cette virtualisation mettent en doute l'idée d'une vérité unique sur le monde. Chaque lecteur peut constater qu'il propose une image de lui spécifique dans les pages du périodique et que le monde extérieur n'est qu'une possibilité de monde réel parmi d'autres. Le virtuel élargit les possibilités du réel. Il n'est pas enfermé dans un cadre spécifique et bouleverse les présupposés du réel. Les usagers font l'apprentissage d'une autre réalité d'eux-mêmes et des autres. Ils sont amenés à étendre les possibilités de créations textuelles par l'intermédiaire de l'expérience de la subjectivation.

Les périodiques littéraires se construisent en réseau, ils élargissent les possibilités de rencontres et d'échanges mais ils participent également d'une conception du texte en

⁸⁸¹ Michel de Certeau, *L'invention du quotidien*, p. 249.

hypertexte. En effet, le texte périodique ne trouve pas de fin. Il est susceptible d'être constamment enrichi et développé, comme dans les récits historiques ou dans les comptes rendus de nouvelles politiques. Le développement du fait divers participe de cette nouvelle conception, au même titre que les réactions aux articles entre des journaux concurrents. Le texte journalistique est toujours écrit par rapport à un texte antérieur, réel ou imaginé, et susceptible de trouver sa suite, ou d'être réécrit et commenté, dans de futures productions textuelles. En cela, les rédacteurs s'ouvrent à des pratiques sociales et culturelles nouvelles, ils ouvrent leur périodique aux lecteurs, comme Internet aux internautes. Tel est le sens de la déclaration d'intention qui précède le lancement du site *Mediapart*, rédigée par Edwy Plenel :

Média participatif de qualité, notre journal ambitionne de construire un public de lecteurs contributeurs, dessinant les contours d'une communauté intellectuelle qui, avec ses interventions et ses échanges, proposera « le meilleur du débat »⁸⁸².

Ce média se distingue par sa volonté de faire collaborer les lecteurs, dans l'optique d'une part de faire naître une communauté nouvelle et d'autre part d'ouvrir la voie à une réflexion critique, à l'instar du journal littéraire du XVIII^e siècle. Finalement, à travers la mise en œuvre de ces dimensions de sociabilité et de publicisation, nous avons pu rendre compte de la constitution d'un espace public prenant place à partir de pratiques culturelles caractéristiques de différents espaces de sociabilité et de communautés diverses. La rencontre de ces communautés développe des ressources culturelles communes et des relations sociales nouvelles qui contribuent sans cesse à l'invention d'une société démocratique.

⁸⁸² Edwy Plenel, « Le prix de la liberté », déclaration d'intention du site *Mediapart*, mise en ligne le 2 décembre 2007.